

sons ne gisaient que dans son imagination qui lui faisait rêver sans doute encore quelquefois, qu'il pourrait reprendre le cher fauteuil abandonné. A M. Aylwin, il dit qu'en effet il apportait moins de mesures que ses prédécesseurs, mais que ceux-ci devaient d'autant moins s'en glorifier, que les pétitions pullulaient sur les tables législatives contre leurs législations en gros et en détail dont ils se targuaient tant. Enfin aux autres, il répondit qu'ils désiraient sans doute voir surgir des symptômes de division dans le sein du présent cabinet, mais qu'ils se faisaient illusion, que le ministère dont il était l'organe n'aurait pas comme l'autre la peine de voir d'abord résigner un des ministres sur une question, comme M. Harrison l'avait fait, puis ensuite de voir un autre ministre forcé de l'abandonner à son sort, comme y avait été forcé l'hon. Mr. Daly."

Le premier vicaire-général du diocèse de Paris, archidiacre de Notre-Dame, docteur en théologie de l'ancienne faculté de Sorbonne, M. Augé, vient de mourir dans sa 57^e année.

Les journaux d'Europe consacrent au vénérable défunt un long article biographique, où se trouve consignée une foule de particularités intéressantes; nous en signalerons une seule à nos lecteurs. Condisciple de Robespierre, dont le nom est devenu si tristement célèbre, M. Augé, futur grand-vicaire de Paris, était placé précisément à ses côtés, à tous les exercices et offices divins du collège royal de Louis-le-Grand. Nommé répétiteur de philosophie dans le même collège, M. Augé compta au nombre de ses élèves le trop fameux Camille Desmoulins et l'admirable cardinal de Cheverus.

Celui-ci n'oublia jamais les tendres soins que M. Augé lui avait prodigués dans sa jeunesse.

Élevé aux premières dignités de l'Eglise, il répétait souvent à son ancien maître: "Rappelez-vous bien que je ne suis toujours pour vous que votre petit abbé de Cheverus."

La grande capitale du Nord de l'Europe offre, depuis quelque temps, un spectacle bien fait pour arrêter les coupables excès du pouvoir à l'égard des catholiques de Pologne. Un grand et puissant monarque, assure-t-on, si renommé par les avantages de sa taille, par la force de sa constitution physique et par l'indomptable énergie de son caractère, succombe à la douleur que lui fait éprouver la perte d'une jeune princesse sur l'établissement de laquelle sa politique avait fondé de si grandes espérances. Lui, dont le redoutable courroux a brisé les liens de tant de familles catholiques en Pologne, condamnant les pères à l'exil, enlevant les enfants pour les faire élever dans le schisme politique de son empire, tandis que les mères, gémissant dans l'abandon d'un veuvage qui n'était pas l'œuvre de la nature, sont forcées de chercher, de porte en porte, le pain de la misère; lui, ce terrible souverain, l'auteur de tant et de si cruels déchirements domestiques, languit et dessèche sous le poids d'un malheur de famille. Les symptômes alarmants d'une maladie de poitrine, fruit de sa mélancolie profonde, se sont manifestés dernièrement en lui, et menacent de déjouer toute la science des médecins.

Un correspondant d'Europe s'écrit à ce sujet: le juge suprême de tous les hommes aurait-il décidé qu'une nouvelle catastrophe serait inscrite au livre fameux: *De morte persecutorum*?

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Mgr. Capaccini, revenu de Lisbonne par un paquebot anglais, vient d'arriver à Paris.

"Cet illustre prélat, homme d'état rempli d'expérience, dit le *Morning Chronicle*, est un des meilleurs mathématiciens dont puisse s'enorgueillir l'Italie. C'est à lui que Naples doit surtout un bel observatoire construit sous sa direction. Jusqu'au rétablissement de la paix en 1814, le prélat y occupa le poste d'astronome du roi.

"A cette époque, naturellement désireux d'offrir ses services à son propre souverain, le pape Pie VII, il quitta la position de directeur de l'observatoire à Naples, et retourna à Rome, où ses grands talents ne tardèrent pas à lui ouvrir cette vaste carrière ecclésiastique dans laquelle, par son mérite seul, il est aujourd'hui à la veille d'atteindre à cette dernière limite. Dans l'Eglise catholique romaine seulement, peut appeler au trône le talent sorti du plus humble rang."

FRANCE.

La plupart du temps nous ne sommes divisés que par des malentendus. Ces sortes de barrières, en se plaçant entre les hommes, leur font croire qu'ils sont à cents lieues de distance quand ils pourraient presque se donner la main par dessus cet obstacle factice. Ils se figurent donc qu'il ne leur sera jamais permis de s'en enlever, et en conséquence ils conservent leurs

fausses préventions et leurs animosités sans motifs au fond de leur cœur. Eh! mon Dieu! qu'ils élèvent donc la voix. Ce sera comme le son de la trompette devant Jéricho; le mur tombera et ils se trouveront réunis dans la vérité.

Il faut dire cependant qu'il y a eu de tout temps et qu'il y a surtout du nôtre des esprits habiles et des ambitions adroites à qui une certaine confusion ne déplait pas, vu qu'ils savent en tirer profit. Ceux-là éterniseront l'erreur s'il était possible, parce que l'erreur est la division, et que *diviser c'est régner*. La maxime est ancienne, et cette recette a presque toujours donné l'empire. Il est tout naturel que ceux qui veulent être maîtres absolus s'en servent; mais il n'est pas moins essentiel de se la rappeler et de s'en méfier quand on veut garder contre elle sa liberté.

Voici donc une objection qui a fait fortune contre les catholiques. On dit: "Voyez-les, interrogez-les! ils ont des dogmes, une morale, une Eglise, une autorité; ils regardent leurs dogmes comme éternels, leur morale comme la seule vraie et la seule sainte, leur Eglise comme divinement instituée, l'autorité à laquelle ils obéissent comme infallible. Nécessairement ils auront, quoi qu'ils disent, l'arrière-pensée de ramener le monde dans la voie hors de laquelle, selon eux, il n'y a point de salut. Ce sont des fanatiques qui n'embrasseront jamais la liberté que pour l'étouffer. Etouffons-les plutôt."

Nous ne croyons pas avoir dissimulé la force du raisonnement. Nous ne croyons pas non plus en avoir exagéré la conséquence. D'autres l'avaient tirée avant nous (et puissent-ils s'en repentir!) en nous disant: "On ne vous doit, à vous, que l'expulsion!"

Eh bien! si avec ce raisonnement on nous refuse notre part à la liberté, on ne la lui sera à qui que ce soit.

On nous dit: "Vous êtes des fanatiques!" Mais si l'on reproche nous convient, il peut être aussi bien adressé à toutes les religions, à toutes les sectes, à toutes les écoles. Le méthodiste y passera comme le jésuite. Tel nous accusera de mettre le Pape à la place de Dieu, je lui prouverai, tout philosophe qu'il se prétend, qu'il est idolâtre de lui-même et qu'il pousse cette idolâtrie jusqu'au dernier excès. Les partis politiques ne seront pas plus épargnés. Fanatiques seront les légitimistes parce qu'ils se dévouent à un principe et à un homme; fanatiques les adorateurs de tous les faits accomplis; fanatiques les fouriéristes, qui veulent faire entrer le monde dans un phalanstère, — les radicaux et les révolutionnaires, qui prétendent jeter tous les hommes, comme des pâtes, dans un même moule; — les communistes, qui proclament la dictature la plus absolue pour arriver à l'établissement de l'anarchie la plus épouvantable; — voire même les démocrates républicains, dont la plus grande partie, hélas! n'a pas encore renié Robespierre, Danton et Marat, et qui affirment toujours, oublieux de l'expérience, que la suprême loi, celle qui domine même la justice, l'humanité, la liberté, c'est le salut public, entendu comme il plaît au comité chargé d'y veiller!

Nous voilà donc tous accusés et convaincus de fanatisme les uns par les autres, et sur cette liste les catholiques ne se trouveraient peut-être pas en tête. Après cela, voulez-vous nous proscrire? on vous proscrira à votre tour, et ce sera sans cesse à recommencer.

Mais nous avons une foi intolérante, et nous aurons toujours l'arrière-pensée de travailler à son triomphe. L'arrière-pensée? non pas! L'intention bien franche et bien manifeste: oui, certes, et qui pourrait, par exemple, y trouver à redire?

Ah! si ce qu'on prétend mettre hors la loi, c'est notre conviction, c'est notre ardeur pour le progrès par toutes les voies libres de l'apostolat et de la persuasion, nous en sommes bien fâchés pour ceux qui auraient cette prétention; il n'y aura jamais moyen de nous entendre sur ce terrain là. Nous n'avons pas plus envie de nous déguiser que de changer, et nous ne trouverions pas plus honorable de renier notre foi réellement que de les tromper par une apostasie hypocrite. Donc, notre conviction religieuse, nous la gardons; nous restons ce que nous sommes, c'est notre droit. De plus, comme nous nous sentons heureux dans cet état, nous désirons que nos frères partagent notre bonheur; c'est notre désir le plus ardent. Cette fidélité et ce prosélytisme, nous les avouons hautement; avec la grâce de Dieu, nous les conserverons toujours, comme le trésor le plus précieux de notre âme.

Mais si telle est notre décision irrévocable, pourquoi la cachons-nous? Pourquoi serait-ce une arrière-pensée? Pourquoi en ferions-nous un mystère et un secret? Que ceux qui, à quelque point de vue que ce soit pensent autrement que nous tout en possédant une foi quelconque, que ceux-là nous jettent la première pierre! En vérité, nous ne craignons nullement d'être lapidés! Eh! mon Dieu! à quelque opinion, à quelque parti que vous vous attachiez, est-ce que vous n'êtes pas dans une situation analogue à la nôtre? Y a-t-il au monde une croyance sérieuse et vive qui ne veuille se propager? Il n'est pas jusqu'à ceux qui ne croient à rien, qui ne s'efforcent d'étendre leur désolante incrédule. Mais, en bonne morale, si vous croyez posséder une vérité, n'êtes-vous pas obligé de la communiquer aux autres? Nous, chrétiens, catholiques, serions-nous donc les seuls à ne pas avoir foulé aux pieds cette loi impérieuse de la solidarité humaine; sommes-nous les seuls à pas nous dire satisfaits de jouir dans l'isolement d'un bonheur égoïste? Evidemment, ceux qui nous réduiraient à ce rôle ne l'accepteraient pas pour eux, et s'ils disent qu'ils l'accepteraient, ils se calomnient pour nous humilier nous-mêmes! Sachons plutôt ne parler à personne de sacrifices auxquels personne ne consentirait; sachons nous respecter en nous tenant la main. Rappelons-nous que les hypocrites seuls peuvent faire bon marché